



Gaëlle Nohant dans son appartement de la région lyonnaise.

Il suffira d'une étincelle

Gaëlle Nohant

De *La Part des flammes* à *La Femme révélée*, le feu prend souvent dans les livres de Gaëlle Nohant. Court-elle le risque de vivre dans une maison avec poutres apparentes ? Nous sommes allés vérifier sur place, près de Lyon. Rencontre avec une romancière qui n'écrit pas à l'extincteur.

Dans le train qui nous mène dans le Rhône par une froide journée de novembre, on a une pensée pour Gérard de Nerval. L'auteur des *Filles du feu* n'aurait-il pas dû revoir sa copie ? À la place des personnages d'Angélique ou de Sylvie, il aurait pu consacrer une nouvelle à Gaëlle (nom de famille : Nohant), au moins aussi énigmatique. Malgré son succès grandissant, elle est encore une femme de l'ombre sur laquelle on connaît peu de choses. Que sait-on, au juste ?

Qu'elle est née en 1973 et a vécu un temps à Toulon. Qu'elle a commencé avec *L'Ancre des rêves* en 2007 mais qu'elle n'a été révélée qu'en 2015 avec *La Part des flammes*, fresque ambitieuse consacrée à l'incendie du Bazar de la Charité qui avait fait une centaine de morts en 1897. Qu'elle a ensuite enchaîné avec *Légende d'un dormeur éveillé*, biographie romancée de Robert Desnos (Prix des libraires en 2018). Et qu'elle s'apprête, enfin, à mettre le feu au classement des meilleures ventes avec *La Femme révélée*.

Dans ce nouveau livre, il est question d'une photographe américaine exilée dans le Paris des années 1950. Pourquoi Violet Lee a-t-elle fui son pays ? Peu à peu, on découvre le pot aux roses : un mariage malheureux avec un truand ayant fait fortune dans l'immobilier en spéculant sur les inégalités et la ségrégation, un immeuble qui brûle dans le ghetto noir de Chicago, un procès pipé, une ville et un pays qui deviennent irrespirables pour l'héroïne... On y retrouve tout ce qui fait la signature de



Le bureau de la romancière, rempli de livres et de classeurs avec sa documentation.

Gaëlle Nohant : un goût pour le romanesque, la reconstitution historique et la défense des marginaux. Si elle aime creuser la psychologie de ses personnages, elle-même reste insaisissable. Qui percera son mystère ? Telle est notre mission, et nous l'acceptons.

Jane Eyre, le livre qui a tout déclenché

À la gare de Lyon-Perrache, on saute dans un taxi. Quinze minutes de voiture plus tard, après avoir emprunté le tunnel sous Fourvière au trafic exceptionnellement fluide, on arrive en bas de l'immeuble de Gaëlle Nohant, où elle s'est installée avec sa fille en 2016.

Au premier étage, elle nous accueille un brin réservée. Plus tard, détendue, elle nous fera cet aveu en riant : « Depuis toute petite, j'ai peur que des huissiers sonnent à ma porte – je dois être hantée par Balzac. » Promis : on partira sans le moindre meuble. Après un premier café, on la suit vers son bureau. Dans les bibliothèques : des tonnes de livres et de classeurs lui ayant servi de documentation pour ses derniers romans. Aux murs : des portraits de Desnos, deux lithographies de Dupuy-Berberian, une carte de Chicago, l'affiche d'une exposition de peinture ayant eu lieu en Bretagne (elle est très attachée à ses racines bretonnes).

Sur son bureau, outre une belle statuette, on remarque une vieille édition de poche de *Jane Eyre* de Charlotte Brontë : « Je l'ai lu pour la première fois à 8 ans. C'est le livre qui a changé ma vie : j'ai su qu'un jour ou l'autre je serais romancière. » À notre tour d'avoir une révélation : c'est amusant car, dans *Jane Eyre*, il y a cette scène fameuse où l'épouse cinglée de Rochester fait cramer leur manoir... Et si c'était l'étincelle qui

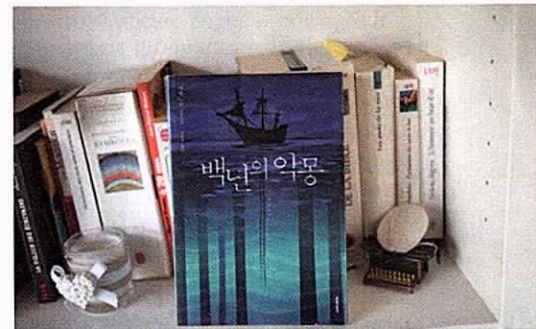


Ci-dessus, *Jane Eyre*, le roman de Charlotte Brontë, véritable révélation pour l'auteur. En haut à droite, une jolie statuette et, sur le côté, son premier roman traduit en coréen.

avait tout déclenché chez elle ? « Pas bête ! Je pense en effet que *Jane Eyre* a joué un rôle inconscient. C'est vrai que le thème de l'incendie revient comme un motif récurrent dans mes livres. Dans le dernier, j'en avais même prévu d'autres, j'ai dû en enlever. Ça doit venir de l'enfance, aussi : je n'avais qu'une bibliothèque, c'était mon bien le plus précieux et j'avais très peur qu'elle parte en fumée, d'autant que je dormais au grenier. Dans mes cauchemars, la maison brûlait et je n'avais pas le temps d'emporter mes livres, c'était un drame... » Puisqu'on parle de dossiers chauds, elle nous montre, hilare, la version coréenne de *L'Ancre des rêves*, sa seule traduction à ce jour : « Évidemment, ne parlant pas le coréen, je ne peux pas la lire. Le problème, c'est que le traducteur voyait des sous-entendus sexuels partout. J'ignore ce qu'il y a dedans. Si ça se trouve, c'est une version très érotique ! »

Une série à côté de la plaque

On retourne au salon : décoration dépouillée, quasi monastique, mais beaucoup de livres, partout (de Dickens et Barbey d'Aureville à Jonathan Coe



et Joyce Carol Oates). Ayant compris que tout chez elle est littérature, on y mettrait notre main au feu : ce nom, chère Gaëlle, ne serait-ce pas un pseudo choisi en hommage à Nohant, la maison de George Sand ? « Ça tombe bien que vous me posiez la question : je crois que je ne l'ai jamais expliqué... Pendant dix ans, j'avais cherché un pseudonyme. Je voulais me baptiser, avoir pour l'écriture un nom que je me serais donné toute seule. J'ai essayé chaque village breton, mais ça ne marchait pas. Puis Nohant est venu me flotter dans la tête. Avec George Sand, j'avais tout à coup une marraine littéraire, et ce n'était pas la pire. Sand avait réussi assez bien sa vie de femme, sa vie de mère et sa vie d'auteur – trois choses très difficiles à accomplir ensemble. Nohant, c'est le nom qui m'est devenu le plus naturel. C'est drôle, car les gens croient que c'est breton alors que non, c'est berrichon... »

Ce doute étant écarté, place à un autre : qu'a fait Gaëlle Nohant entre 2007 (publication de *L'Ancre des rêves* chez Robert Laffont) et 2015 (sortie de *La Part des flammes* chez Héloïse d'Ormesson) ? Ça laisse quand même un vide de huit ans... Huit ans pendant ●●●



Sur le mur du bureau, un portrait de Robert Desnos.



Gaëlle Nohant, détendue, devant un petit café.

●●● lesquels elle a mangé son pain noir: « C'était une période désespérante. Le travail sur le manuscrit avait été interminable: quatre ans d'écriture, plus les recherches. Ce fut une grosse bataille pour moi de le finir. Je pensais alors que le boulot était terminé. Sauf que Robert Laffont l'avait refusé avec une lettre terrible, condescendante et lapidaire, une condamnation point par point de l'histoire, des personnages et du style... J'avais mis dix ans à être publiée par la poste, j'avais donc accumulé les refus, j'avais l'habitude – mais là, je n'avais plus le courage d'aller frapper à toutes les portes. J'avais donc fait une croix sur La Part des flammes, le manuscrit était dans les limbes, je n'arrivais plus à écrire une ligne. Trois ans ont ainsi passé. »



Elle vit alors à Toulon où elle s'occupe de la communication de la librairie de son compagnon. Un jour, Tatiana de Rosnay, qu'elle connaît, vient y faire une rencontre. C'est grâce à elle, à son enthousiasme, que *La Part des flammes* sortira chez Héloïse d'Ormesson, avec l'écho que l'on sait.

Là-dessus, impossible de faire l'impasse sur un sujet qui nous brûle la langue: que pense-t-elle de la (nullissime) série *Le Bazar de la Charité* produite par TF1 et Netflix, dont certains ont cru qu'elle était un plagiat de son livre? « J'espère qu'il n'y aura plus de confusion... Honnêtement, j'ai ressenti une forme de soulagement: les lecteurs qui se souviennent de mon roman

des femmes créé en 1970), ça ne colle pas! Et quand on connaît la noblesse et la haute bourgeoisie de la toute fin du XIX^e siècle, on ne peut pas regarder ça sérieusement. » Le passé, voilà quelque chose que Gaëlle Nohant ne prend pas à la légère.

L'écriture, une vocation religieuse
Après avoir fait quelques photos à l'intérieur, la séance se poursuit dans le jardin qui encercle l'immeuble. Elle nous parle de l'énorme boulot de recherches qu'elle a fourni pour reconstituer le Paris et le Chicago des années 1950-1960, des modèles qui l'ont inspirée pour son héroïne photographe (Vivian Maier, Lee Miller, Gerda Taro, Dorothea Lange). Elle nous explique que l'écriture est pour elle « comme une vocation religieuse », qu'elle y sacrifie tout, travaillant d'arrache-pied tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à ce que sa fille de 15 ans rentre du collège: « Depuis quatre ans, je vis de ma plume – enfin, j'en survis. Je compte tout, je ne prends pratiquement jamais de vacances,

je ne sais pas si je pourrai payer mon loyer l'année prochaine... Avoir travaillé sur Desnos m'a appris que la liberté a un prix, mais qu'il y a une beauté à tout donner à chaque instant de sa vie pour quelque chose d'éphémère et de précaire. Suis-je une auteure à succès? Pas encore, c'est trop tôt. Les deux succès que j'ai eus m'autorisent à en espérer d'autres, mais je ne peux pas compter dessus. Dans quatre ou cinq livres, peut-être... » Notre nature d'huissier pessimiste nous remontant au cerveau, on lui répond qu'on a déjà eu cette discussion avec Guillaume Musso, et que, malgré ses millions d'exemplaires vendus, il reste un homme anxieux. Elle préfère en rire: « Eh bien merci, vous ne me rassurez pas, là! »

En attendant notre départ, on discute un peu technique. Pour y voir plus clair, elle nous conseille l'essai de Jean-Philippe Toussaint, *L'Urgence et la Patience*: « Il y parle de ces moments laborieux qui finissent par vous mener dans un état de concentration extrême, comme au tennis quand on est chaud, qu'on lâche ses coups et que tout passe. C'est le plus génial état d'écriture, comme un état de transe. » Sur ces dernières balles, on doit filer. En lui serrant la main, on souhaite à Gaëlle Nohant tous les lecteurs qu'elle mérite. Et que la critique... ne l'incendie pas!

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos: Frank Ferville
pour Lire



★★★★☆
LA FEMME RÉVÉLÉE
PAR GAËLLE NOHANT,
374 P., GRASSET, 22 €